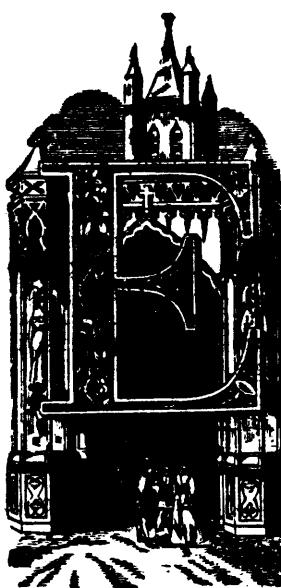


LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



Hé bien ! (remarque, père, je rougis en en faisant l'aveu) il était trois heures du matin.

—Quelle folie ! à ton âge c'est déplorable pour la santé ! Tu m'avais cependant promis de ne jamais t'attarder ainsi.

—Tu as raison, père, et j'ai eu grand tord, mais je suis laissé entrainer.

—Chez qui donc étais-tu ?

—Chez mon ami Maxime Gérard.

—Un charmant garçon, j'en conviens. Et, que fait-on, chez Maxime ?

—De fort sottes choses, je t'assure, on taillait un petit *boc*.

—As-tu gagné ?

—Pas précisément.

—En d'autres termes, tu as perdu ?

—Oui.

—Beaucoup ?

—Oh ! non, une bagatelle.

—Mais encore ?

—Une somme relativement insignifiante.

—Le chiffre ?

—Vingt-cinq ou trente louis que j'avais dans ma poche.

—C'est tout ?

—Et cinquante louis sur parole.

Philippe de la Brière alla prendre dans la caisse d'acier, dont la porte était entr'ouverte, quatre rouleaux d'or, et il les tendit à son fils en lui disant :

—Fais payer le plus tôt possible. Je joins au montant de la dette un quartier de ta pension mensuelle, car je suppose que tu dois être complètement à sec.

Tu ne te trompes pas, mon bon père, et je te remercie.

—Maintenant, mon cher enfant, écoute moi. Tu sais que je ne suis point outre mesure prodigue de sermons, et que je n'abuse point du droits de conseil, mais je veux aujourd'hui te prier, te supplier, au nom de ton affection pour moi, de renoncer à ces amusements funestes qu'on appelle le lansquenet, le baccarat, le treute et quarante. Je n'ai ni la pensée, ni le désir, de te priver des plaisirs de ton âge. Mais ceux là sont des plaisirs maudits. Quiconque devient joueur est compromis, sinon perdu ! Le jeu prend la fortune d'abord, il engloutit l'honneur ensuite ! Georges, mon cher Georges, ne me refuse pas le sacrifice que je te demande, promets moi de ne plus jouer !

—Mais sans aucun doute, mon bon père, je te ferai ce sacrifice, répondit le jeune homme, et je n'aurai qu'un fort mince mérite à cela, car je ne suis aucunement joueur, et, quand je m'assis devant un tapis vert, c'est sans plaisir, sans pas-

sion, et pour faire comme tout le monde. Je te promets donc bien volontiers, je fais mieux, je te donne ma parole d'honneur, de ne plus toucher une carte ; es-tu content ?

M. de la Brière attira Georges contre sa poitrine, et l'embrassa à deux reprises, avec une effusion de tendresse, en murmurant :

—Tiens, tu es le meilleur des fils !

—Eh bien ! et toi, répliqua vivement le jeune homme, n'est-tu pas le meilleur des pères ?

Puis après un court silence, il ajouta :

—Et il faut que je compte bien sur ta bonté sans pareille et sans limites, car je vais te demander quelque chose d'énorme.

—Qu'est-ce donc ?

—Figure-toi, père, que j'ai vu chez Drake, hier, aux Champs-Elysées, une paire de poneys baï-bruns, trois quarts de sang, qui sont tout uniquement des merveilles ! Une élégance inimaginable, du brio, un bouquet insensé ! Vites trotteurs, et des actions ! des actions comme le fameux stepper de M. de P.....! C'est un prince valaque qui les a fait venir d'Angleterre pour la petite Nina Taupin, de l'Opéra. Ils ont coûté dix-huit mille francs, il y a six mois. Nina, brouillée avec le prince et poursuivie par ses créanciers, vend ses meubles et réforme ses équipages. Elle a chargé Drake de vendre les poneys. Elle en demande dix mille francs. Ce n'est pas vendu, c'est donné. Seulement, il faut payer comptant. J'ai dit à Drake, hier, de ne terminer avec personne avant de m'avoir revu. Cet attelage me tourne la tête. Laisse-moi faire une folie. Ouvre-moi ta caisse paternelle, et tu me rendras bien heureux ? Veux-tu, dis, père ?

Tandis que Georges parlait, l'expression du visage de M. de la Brière était devenue sérieuse et même triste.

—Cher enfant, répondit-il en prenant les mains de son fils, j'éprouve en ce moment un très-vif chagrin ; il me faut pour la première fois de ma vie, accueillir une de tes demandes par un refus.

Ah ! murmura le jeune homme, non sans une nuance d'étonnement, tu me refuses les poneys ?

—Il le faut.

—Me permets-tu de te demander pourquoi ?

—Parce que je suis obligé de rassembler toutes mes ressources pour faire face à des éventualités presque menaçantes.

—Sais-tu bien que tu m'effrayes ! s'écria Georges. De quelles éventualités parles-tu ? Est-ce que la situation de notre maison serait compromise ?

—Rassure-toi, cher enfant, les choses ne vont pas jusque-là. Grâce au ciel notre maison est solide, et pour l'ébranler, il faudrait des événements impossibles à prévoir, mais l'horizon politique est extrêmement sombre, les esprits sont inquiets, la marche des affaires est entravée d'une manière à peu près complète, les faillites se succèdent en province. Déjà plusieurs de nos correspondants viennent d'être atteints, nous faisant perdre de fortes sommes. Encore une fois, ceci n'est rien, mais la panique augmentera peut-être encore. C'est une crise qui se prépare. Où s'arrêtera-t-elle ? Dieu le sait. D'un jour à l'autre les demandes